

Edité le 12 septembre 2014 | Par Cédric Lépine sur MEDIAPART

Entretien avec Thierry Kruger et Pablo Girault,
réalisateurs du documentaire « La Possibilité d'être humain »

Pouvez-vous présenter la démarche à l'origine de vos documentaires ?

La démarche qui lie nos documentaires débute dès notre association, Pablo et moi, avec notre premier travail commun, underground, en 2006 : comment rendre compte de la réalité ? Affirmation doublée, lors de notre décision d'entreprendre *Sous les pavés, la terre* en 2007, notre premier documentaire avec visa d'exploitation, par ce constat : "Faudrait peut-être qu'on change de vie". Ainsi, nous réalisons depuis des films aidant à la compréhension du réel d'une part et suggérant des pistes pour le modifier d'autre part. En fait, il s'agit du rôle traditionnellement assigné, de façon implicite, aux documentaires que l'on dit "engagés", un terme qui nous barbe.

Dès que l'on saisit une caméra se pose la question de ce que l'on va filmer, du comment, et enfin du pourquoi et nous dirions que c'est ce "pourquoi" qui est plus prégnant dans le cinéma "engagé". Nous avons bien réfléchi aux BUTS et subordonnons le tournage, le montage, l'esthétique même à ce but. Ainsi se dégage une cohérence où le fond appelle la forme la plus adéquate. Dans le cinéma "non engagé" c'est le quoi et le comment qui priment.

"Engagé" n'est pas un terme adéquat car un réalisateur peut s'engager pour une comédienne qui lui semble porter les scénarios qui l'intéressent. Il peut s'engager pour un primat du grand angle, du flou, du Noir & Blanc, du muet, pour un montage saccadé ou de longs plans fixes, pour des dialogues secs, squelettiques, etc. Un documentariste peut s'engager pour un lieu, un groupe humain, une époque, un domaine du savoir... Dans l'absolu, nous sommes tous engagés. Disons alors que nous sommes des transgressifs.

Nous pensons qu'il manque un certain état d'esprit à la plupart des réalisateurs, peut-être le poids du milieu, du travail alimentaire. Notre chance a été de ne pas naître et grandir dans la cinématographie : nous n'avons pas fait d'école de cinéma ! Ce fut cet auto-apprentissage qui produisit ce désir de déconstruction en nous : pourquoi faire un documentaire qui ressemble à un autre ? Pourquoi il est et n'est pas une marchandise mais une création ? Pourquoi il nous appartient et n'est plus à nous dès qu'il a un public ? Pourquoi il est par essence – celle de l'art cinématographique et de l'Art tout court – polysémique et ne sera jamais ce que nous voulions qu'il soit ?

Ce qui lie nos films, en définitive, c'est l'amour du genre humain, pour ce que nous faisons, pour le public : en élevant modestement son niveau de conscience parce que nous avons élevé le notre au cours du tournage. Chaque nouveau tournage est une remise en question de nos certitudes. Thierry Kruger s'était engagé entre 1998 et 2002 sur des films cathartiques, des fictions permettant d'accoucher, parfois douloureusement, d'une vision de la réalité que nous nous cachions à nous-mêmes. Nous n'exposons pas nos opinions dans nos films mais une divulgation apte à enclencher une catharsis collective comme son tournage l'a fait de nous. Ce changement doit toucher l'être intime, l'être silencieux inexprimé du spectateur et faire qu'il se tourne vers son voisin et se sente en connivence. C'est une révolution de l'en-soi pour soi et pour autrui. Mais dites-nous, n'est-ce pas ce que veut produire toute création de l'esprit ?

Quel est selon vous le meilleur endroit pour s'exprimer actuellement en France et pour diffuser vos documentaires ?

Du point de vue capitalistique et donc de l'efficacité efficiente par concentration des moyens de diffusion, c'est à la télévision, naturellement, qu'un documentaire serait le plus vu. Le fait est que Pablo et moi nous sommes extrêmement défiants envers elle, parce qu'elle est dominante. Lorsque vous dominez, vous ne faites pas d'effort, vous vous relâchez et surtout, vous ne vous remettez plus en question. Le second motif de défiance est qu'elle est soumise au Marché et donc à la rentabilité, ce qui nous fait privilégier les télévisions publiques ou à défaut, les privées thématiques de bon niveau. Ainsi, notre second film La Possibilité d'être humain a intéressé Public Sénat, Planète et Radio Télé Canada. Pour notre premier Sous les pavés, la terre la Radio Télévision Belge a souhaité le décortiquer pour une de ses émissions et TV 5 Monde projetait de nous interviewer.

Mais voilà, toutes ont réclamé un 52 min alors que nos films tournent tous entre 80 et 90 min. Or, il est bien difficile de démonter un travail si patiemment assemblé ! Les documentaires longs sont assez peu nombreux mais nullement rares sur les télévisions et seul, à ce qu'il nous semble, le manque de notoriété n'aura pas permis d'imposer notre travail tel quel. Cela a amené Thierry Kruger à concevoir le tournage pour l'automne 2014 d'un documentaire de 52 min qui aura sa version 90 min après, pour les salles.

Les salles restent donc le vecteur principal pour 'lancer' un film, mais encore faut-il un distributeur et cela nous ne l'aurons que pour notre troisième film, qui sortira en automne 2014. Nous avons donc envoyé des centaines de mails, d'abord aux salles Art et Essai, puis aussi aux MJC pour le deuxième film, tandis que notre producteur se réservait les festivals et la distribution à l'étranger. Il faut savoir qu'en France quatre gros distributeurs trustent 94 % des entrées cinéma : même les cinémas Art et Essai sont tenus de diffuser aussi des blockbusters afin de maintenir un niveau de rentabilité !

Preennent alors le relais les réseaux autogérés de salles de cinéma, comme Utopia dans le Sud-Ouest. Un autre regroupe une quarantaine de salles, de la Picardie à l'Auvergne, en passant par la Normandie et les Pays de Loire. Notre distributeur futur appartient à ces petits qui voient autrement la distribution : coopérative de distribution, elle saura aussi contacter les associations et ONG, les municipalités, partis ou syndicats, comme cela s'est produit pour Sous les pavés, la terre et La Possibilité d'être humain.

Il reste enfin le secteur éducatif, collèges, lycées et universités : notre premier film a été classé "matériel pédagogique pour les écoles d'agriculture". Or c'est le même qui a été estampillé "film grolandais" car un film, dès lors qu'il est distribué, appartient au public et il devient ce que les usagers, prestataires, acquéreur des DVD en font.

Quelles ont été les difficultés rencontrées afin de pouvoir diffuser le film dans les salles de cinéma ?

La principale difficulté reste la distribution, et sans offre de préachat par les télévisions, sans le soutien du CNC, sans distributeur, comme jusqu'ici nous l'avions été, il n'y a pas d'articles dans les médias nationaux, disons 'parisiens', qui font la pluie et le beau temps, et malheureusement peu l'orage formel ou le tsunami sémantique !

Il nous aura fallu cinq ans avant que le premier d'entre eux, le vôtre, vienne nous rencontrer. Jusqu'ici ce ne fut, en 2014, qu'une citation du titre du premier sur France Inter, à propos de Pierre Rhabi, présent dans Sous les pavés, la terre et une autre, issue de celle-ci où un présentateur d'émission-jeu de TF1 demande à une candidate désemparée : "Sous les pavés... il y a quoi ?" et de

lui répondre avec l'air de l'évidence, à propos d'un film dont il a certainement entendu le titre à la susdite radio sans le voir "La terre ! Sous les pavés, la terre". Nous savons bien que, comme avec la littérature, la chanson, la musique, le théâtre et les arts plastiques, seuls un petit nombre de créations bénéficient d'une vraie couverture, en général surmédiatisée. Parmi ceux-là beaucoup sont des copinages, des citations en entre-soi, des échanges de bons procédés ou des pistons.

Pierre Carles, un 'maître' en documentaire "engagé", nous a dit de ne pas s'inquiéter : "Ils ont commencé à parler de mon travail à partir de mon septième film" et actuellement... nous tournons notre quatrième opus.

L'autre aspect c'est de ne pas avoir fait d'école de cinéma, de ne pas être dans le sérail : pour Thierry Kruger ce fut une formation de journaliste radio et pour Pablo Girault celle de régisseur et un apprentissage sur le tas du beau métier de caméraman. De plus, il semble que, comme dans le journalisme, les réalisateurs soient issus assez massivement des milieux sociaux aisés et, naturellement, ils ont un carnet d'adresses intéressant bien plus tôt dans leur vie, ont pu acquérir du matériel professionnel dès leur jeunesse, se bien former au contact de leurs futurs pairs, suivre des écoles coûteuses...

Il y a peu de réalisateurs issus des classes populaires, moins encore de ce qu'on appelle la "diversité" : franco-maghrébin, franco-sud-saharien. En général, un bon réal issu de ces groupes humains est applaudi à sa première bonne réalisation et puis... est oublié ! Ceci est l'arbre qui cache la forêt. De plus on ne peut que constater que plus on monte dans la 'notoriété', plus le nombre de femmes, déjà minoritaires, se réduit : 80 % des réalisateurs en vue nous semblent être des hommes, 'blanc' et issus de la bourgeoisie.

Enfin, notre principale difficulté de diffusion a été en raison de sa forme : nous refusons presque intégralement le recours à la voix off, nous traitons d'une variété des sujets... Mais plus on descend vers la modestie de la structure diffusante, plus ces reproches disparaissent : elles semblent s'intéresser, avant toute chose, au fond : que nous raconte ce film ?

Maints festivals du documentaire nous ont dit que notre film était beau, original, bien monté, intéressant, mais pas dans les règles du documentaire. Ce qu'ils n'ont pas voulu admettre c'est que sa forme nous paraît imposée par la télévision, non parce qu'elle est le 'mal' mais parce qu'elle domine. Ainsi nous refusons d'utiliser plus d'une fois la même séquence. Or ceci s'impose si votre film est coupé par une page de publicité : il faut rappeler au spectateur, lorsqu'il reprend, où nous en étions ! De même, nous voulons que les images soient au moins à 90 % de nous, ne recourant aux autres sources que pour des séquences intercalaires, voire le générique de début.

La dernière difficulté, que nous appréhendons trop, est le parti pris de nos créations. Là encore l'option assez anticapitaliste, écolo-décroissante et libertaro-anarchiste de nos films ne fait pas tant de difficultés : le naturel de nos intervenants, leur franc-parler, leur sagesse, souvent démystifiante, a su rallier un large spectre allant des jeunesses catholiques rurales jusqu'aux sympathisants des ZADistes de Notre Dame des Landes.

Néanmoins, nous reconnaissons que la décroissance est un sujet assez tabou sur 98 % du temps d'antenne des médias dominants et que, lorsqu'ils l'évoquent, c'est neuf fois sur dix pour la dénigrer. Or le mot n'est prononcé qu'une fois, vers la fin de nos deux premiers films : il s'agit de privilégier un cheminement logique de la pensée, fédérant les thèmes abordés précédemment, afin qu'elle paraisse une option de simple bon sens.

Nous aimons Chris Marker, mais il a beaucoup vieilli, plus par le fond que la forme d'ailleurs. Nous ne voulons pas que le spectateur s'ennuie ferme avec un exposé pontifiant, redondant, parce que nous sommes projetés dans un lieu réel, avec de vrais gens formant vraiment... une foule sentimentale.
Marc Dufumier Marc Dufumier © Brut Productions

Comment êtes-vous arrivé à trouver à éditer en DVD votre film ? Que pensez-vous de ce médium ?

Nous avons tourné deux ans avec notre premier film *Sous les pavés, la terre*, totalisant plus de 120 projections et plus de 20 000 spectateurs, entre 2009 à 2011, avant d'être repéré par Montparnasse Éditions. Son catalogue est prestigieux : Coline Serreau, Luigi Comencini, etc. Aucun de leurs documentaires 'engagés' n'est médiocre, ni même seulement 'bien' mais sans plus. Il y a une exigence chez eux, manifeste, de qualité. Cet apport ouvre sur la possibilité, ensuite, d'une vente à l'international du DVD. Notre deuxième film, s'exprimant en français, espagnol et anglais, s'y prête bien.

En réalité, la vente des DVD ne fait pas de gros volumes quant aux documentaires. Il faut être honnête : le téléchargement, légal ou non, est passé par là, mais plus encore l'explosion de l'offre : Frédéric Mitterrand disait, lorsqu'il était ministre de la Culture, s'adressant aux professionnels du cinéma : "La télévision travaille avec 365 sociétés de production. Ce n'est plus possible : pour être rentable, il faut que vous soyez dix fois moins". Montparnasse Éditions, notre distributeur DVD pour nos deux premiers films, nous a informés que nous étions la meilleure vente de leurs documentaires engagés juste devant *Solutions locales pour désordre global* de Coline Serreau, ce durant quelques mois, en 2012, avec *Sous les pavés, la terre*. C'est un honneur pour nous, petits reporters, mais pas une sinécure : les êtres humains ne sont pas des objets que l'on peut comparer à son aise comme des fruits au marché, encore moins en se basant sur le nombre de DVD vendus par tel ou tel. C'est le public in fine qui seul doit décider. Les professionnels considèrent que, en moyenne, 10 % des spectateurs d'une projection achèteront le DVD du film. Cela s'est confirmé.

Le volume des ventes montre qu'il est vain d'espérer vivre avec seulement les DVD pour un documentaire et de plus, notre part, à nous réalisateurs, est faible : 1 € divisé par deux, nous sommes deux, pour un DVD vendu à partir de 15 € dans le commerce. Cette part reste du même montant avec les revendeurs qui peuvent aller jusqu'à 25 à 30 € le DVD !

La solution entre visibilité et rentabilité serait le pay per view pour quelques euros avec, non seulement le droit de le voir, mais aussi de le télécharger. Le spectateur le graverait sur un DVD, un système de codage brouillant empêcherait de la copier sur un autre DVD mais seulement dans son ordinateur. Ensuite il téléchargerait et imprimerait la jaquette qui serait de qualité professionnelle. C'est un système qui a les faveurs du Québec.

Depuis quelques années, et ce depuis le film de Coline Serreau *Solutions locales pour un désordre global*, on trouve au début du printemps la sortie de films sur le thème de l'environnement avec un succès non négligeable en salles, comme également *Des abeilles et des hommes*, Pierre Rabhi au nom de la terre : la réflexion et la prise de conscience écologique a donc bien une place au cinéma ?

Notre prochain film sort à l'automne 2014 ! Si le printemps présente une vague de films environnementaux, c'est tout simplement parce que les distributeurs limitent les risques en prenant la meilleure saison pour un lancement ! Toutefois oui, il faut le reconnaître, le public manifeste plus d'engouement que les distributeurs et les télévisions. Ainsi, Jean-Paul Jaud a été furieux de n'avoir été distribué que quinze jours en salles pour son *Nos enfants nous accuseront* en 2008, alors que les

files d'attente de son film se prolongeaient dans les rues ! Il nous l'a dit lors du Festival international du Film Nature et Environnement de Grenoble, l'année suivante.

En 2010, un distributeur nous affirma que les films 'écologiques' n'était qu'une mode. Or non, nous sommes à un moment où une prise de conscience s'opère. Lors de la sortie de *Sous les pavés, la terre*, en avril 2009, nous pensions que la question de la décroissance ne préoccupait que quelques dizaines de milliers de personnes. Quatre ans après, nous avons le sentiment que nous étions des centaines de milliers !

Le Grenelle de l'environnement, qui finalement a accouché d'une souris – quand ce n'est pas le PS qui se montre moins écologiste que ne le voulait ? l'équipe Sarkozy, avec la taxe carbone notamment – a signifié que même chez les conservateurs les plus obtus ainsi que les plus grands détenteurs des outils productifs, la question de l'environnement, de la durabilité de notre modèle de production et de consommation, ne PEUT PLUS être ignorée.

Mais nous ne voulons pas être enfermé dans le rôle de réalisateurs environnementalistes : nous sommes certes des citoyens, inscrits dans les mouvements du Monde, mais avant tout des passeurs d'images, littéralement vous et nous sommes des médias, des personnes 'au milieu de', entre le Monde et ses phénomènes et ceux qui accèdent au fruit de nos recherches.

Dans vos documentaires, vous exprimez l'idée qu'un autre monde est possible que celui imposé : avez-vous aussi foi en un cinéma documentaire différent capable d'éveiller les consciences sur l'état du monde actuel ?

Oui. Pour cela nous appelons de nos vœux à reconnaître la possibilité qu'est en gestation une Nouvelle vague, qui sera la plus à même, à notre sens, d'éveiller rapidement les consciences car cela urge ! Cela paraîtra bien infatué, mais il faut se rappeler que la Nouvelle Vague a d'abord été une révolution de l'opérateur : un nouveau type de caméra a facilité une nouvelle expression, apparemment plus réaliste, loin des studios et de leurs décors qui ne semblaient n'être que le prolongement de la théâtralité féerique d'un Georges Méliès. Le cinéma accédait aux bruits du dehors. Mais très vite, ce réalisme est devenu une déconstruction des codes.

Et bien, l'existence de la vidéo légère depuis les années 1990, l'arrivée des logiciels de montage dans les années 2000 – songez qu'une bonne table de montage en 1970 coûtait le prix de deux voitures Renault 4 L, soit 20 000 francs – l'arrivée d'Internet et des sites de crowdfunding (financement communautaire), des micro-cravates, des micro-caméras, vont permettre des cadrages, des 'effets' que seuls les films expérimentaux des années 1920-1950 pouvaient réaliser, ou encore une immersion complète en milieu hostile, une introspection poussée du sujet et de l'objet.

Il est temps de filmer le réel dans le cinéma de fiction et d'affirmer que tout documentaire présente un faux-réel, car il est une construction. Nos documentaires sont construits avec soin – Pablo Girault est maître d'œuvre en la matière – afin de refléter ce que **Teilhard de Chardin** nommait, une **noosphère**, sorte de 'bulle' d'idées variées qui, faisant système, appelle vers un autre horizon, **horizon suffisamment large pour que chaque spectateur conquise la fesse sienne, mais à son aune**. La Révolution commence dans la tête de chacun, en abandonnant le miroir à images-kaléidoscope des médias dominants pour trouver du global qui fasse sens dans son local : sa persona, sa famille, ses voisins, ses amis, son quartier ou canton qui regardera d'un œil neuf sa tribu ou son peuple, sa nation et in fine, sa planète.

On peut encore avoir la foi du charbonnier et, comme Depardon, choisir le moment et le lieu pour se dire « Je pose ma caméra et j'attends de voir ce qui se passe ». C'est le documentaire du réel rêvé,

mais ni le temps nécessaire ni son coût n'auraient l'heur de plaire aux sociétés productrices dominantes : le temps court, l'ubiquité dénoncés par Paul Virilio tuerait ce cinéma là. Et pourtant, nous avons les moyens techniques de faire voir des morceaux du Monde qui soient, à la fois, le village intérieur et environnant des êtres et le 'village global'. Les dix dernières minutes de La Possibilité d'être humain l'illustrent de façon convaincante. Ce sera notre conclusion.